

...

**s'obstinent,
persévèrent,
s'enferment**

de

Jean-Claude Hauvuy

mise en scène

Laurent Vercelletto

Jeu

Vincent Bady et Roland Depauw

... s'obstinent, persévèrent, s'enferment

de
Jean-Claude Hauvuy
mise en scène
Laurent Vercelletto

avec
Roland Depauw / le valet
Vincent Bady / le maître

Lumière, vidéo / Yvan Pellecier
Scénographie / Fanny Gamet, Laurent Vercelletto
Costumes / Fanny Gamet

**DISPONIBLE EN TOURNÉE
JANVIER À MARS 2006**

Contact Céline Delaigue/ Sylvie Flamant
Vercelletto & Compagnie
2, rue Mandelot
69005 Lyon
tel 04 72 56 01 72
Fax 04 72 56 02 99
Cieverce@club-internet.fr

création en mars 2002 aux
Célestins - Théâtre de Lyon - direction Claudia Stavisky

Production - Les Célestins, Théâtre de Lyon, coproduction - Vercelletto et Cie

Vercelletto & Compagnie est subventionné par
la Ville de Lyon, la DRAC Rhône-Alpes et la Région Rhône-Alpes

Petite chronologie :

- texte sélectionné en 2000 par le Comité de lecture des Célestins-Théâtre de Lyon (comité de lecture dirigé par Enzo Cormann)
- Lecture publique aux Célestins-Théâtre de Lyon : novembre 2000 avec Enzo Cormann, le Valet, et Vincent Bady, le Maître.
- Lauréat des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre
- Lecture publique à la Médiathèque de Vaise (Lyon) 15 décembre 2001 - réalisation Laurent Vercelletto avec Roland Depauw, le Valet, et Vincent Bady, le Maître
- Diffusion sur France Culture février 2002 dans une réalisation de Blandine Masson avec Denis Lavant, le Valet , et Maurice Garrel, le Maître
- Création aux Célestins-Théâtre de Lyon - 8 au 23 mars 2002 mise en scène Laurent Vercelletto avec Roland Depauw et Vincent Bady
- Reprise au Festival Regards Croisés – Grenoble mai-juin 2002 la Scène Gerland Lyon et au théâtre du Rond-Point à Paris en 2004.

...s'obstinent, persévèrent, s'enferment

est édité

aux Editions Comp'act

... s'obstinent, persévèrent, s'enferment

La pièce

Un maître, un valet. Ils parlent, ne font que parler.

Ou plutôt : le maître alterne ruminations misanthropiques et sombres silences. Le valet, lui, se voue à une quête opiniâtre, pressante, du sens des propos du maître ; absurdement, il en attend une sorte de salut.

Mais ...*s'obstinent, persévèrent, s'enferment*, c'est aussi et surtout l'enchaînement serré et souvent comique de deux paroles, dont l'opposition témoigne finalement d'un même effondrement du pouvoir des mots à rendre l'existence supportable, dès lors qu'un événement dramatique y a fait effraction.

A propos du texte

... *s'obstinent, persévèrent, s'enferment*, titre énigmatique, fragment de phrase auquel manque le sujet. A première lecture, on pense être relié à une forme repérable, celle du dialogue philosophique entre un maître et son valet (cf. *Jacques le fataliste* de Diderot ou *Les conversations* de Goethe avec Eckerman). Mais cela n'est qu'apparence.

L'univers de Jean-Claude Hauvuy est tout de suite plus déjanté. Le maître, acariâtre et miné par d'inavouables questions est diaboliquement scruté, envahi, par un valet obsessionnel en pleine reconstruction mentale. On assiste alors à une quête effrénée du mot juste, de la précision du langage. Et lorsque le mot manque, d'effrayantes béances se révèlent.

C'est de la pensée en mouvement, du verbe à l'état pur.

Il y a bien sûr des influences, mais il y a surtout l'écriture de Jean-Claude Hauvuy, singulière, étourdissante et jubilatoire, qui ne ressemble à rien de ce qui s'écrit dans le théâtre français d'aujourd'hui...

Laurent Vercelletto

Jean-Claude Hauvuy

auteur

Jean-Claude Hauvuy est né en 1942, et vit à Paris, où il enseigne l'histoire des idées à l'Institut Français d'Urbanisme. Il est venu tout récemment à l'écriture dramatique. ...*s'obstinent, persévèrent, s'enferment*, sa deuxième pièce, a été écrite en 1999. La première, *Signes avant coureur du désastre*, a été diffusée par France Culture cette même année, dans une réalisation de Blandine Masson.

Laurent Vercelletto

Comédien - metteur en scène

Après le conservatoire de Nantes et l'Ensatt à Paris, il participe en tant qu'acteur et réalisateur de spectacles à l'essentiel de l'aventure artistique de l'Attroupement (Strasbourg, Marseille) puis de l'Attroupement 2 (Lyon).

Comédien, il travaille avec Denis Guenoun, Patrick Le Mauff, Dominique Lardenois, Yves Charreton, Chantal Morel, Jean-Yves Picq, Nicolas Rossier, Sylvie Mongin-Algan, Françoise Maimone, Cyril Grosse...

Fin 1995, il fonde Vercelletto & Compagnie et crée *Andromaque* de Jean Racine, *Belle du seigneur* d'Albert Cohen en compagnie d'Elisabeth Macocco, *C'est la guerre* de Louis Calaferte, *Trois fois rien* (Agota Kristof, Serge Valletti, Luigi Pirandello), *Jours tranquilles* de Philippe Vincenot et Laurent Vercelletto et *Le fond des navires* de Philippe Vincenot.

Créations récentes :

mars 2002, ...*s'obstinent, persévèrent, s'enferment* de JC Hauvuy aux Célestins-Théâtre de Lyon
décembre 2002 ; *Un petit décalage* d'après *Le dîner de moules* de Birgit Vanderbeke, à Lyon au Théâtre Les Ateliers,

juin 2003, *Cinéma muet avec instrumentalistes*, spectacle construit à partir de deux courts-métrages burlesques de Charlie Chaplin et Buster Keaton et un texte de Philippe Vincenot reprise au TJA Centre Dramatique National- Lyon

en septembre 2004, il mettra en scène *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès, à Lyon et en région PACA

en novembre 2004, il jouera Le client dans *La solitude des champs de coton* de B.M. Koltès, mis en scène par Jean-Christophe Saïs (La solitude sera notamment joué début 2005 à Paris, au théâtre des Abesses)

La compagnie

Son fondateur, Laurent Vercelletto a ébauché sa carrière d'homme de théâtre à l'École de la rue Blanche, dans la promotion 1972. Il participe ensuite à la fondation de la compagnie de l'Attroupement, qui a irrigué les scènes lyonnaises (et au-delà) durant une quinzaine d'années.¹

Le projet artistique de Vercelletto et Compagnie, créé à Lyon à la fin de l'année 1995, s'est appuyé pendant cinq ans sur un fonctionnement de théâtre « sans murs ». Dorénavant le désir de la compagnie est de s'ancrer dans un « quelque part » qui leur corresponde, comme ce lieu en devenir qu'est la Scène-Gerland, dans un quartier de Lyon en pleine restructuration.

Depuis 1996, la compagnie a créé neuf spectacles, pour la plupart d'auteurs contemporains :

- *Andromaque* de Jean Racine,
- *Belle du seigneur* d'Albert Cohen, en collaboration avec Elisabeth Macocco et Dominique Lardenois
- *C'est la guerre* de Louis Calaferte,
- *Trois fois rien* d'après Agota Kristof, Serge Valletti, Luigi Pirandello,
- *Jours tranquille* de Philippe Vincenot,
- *Le fond des navires* de Philippe Vincenot,
- *...s'obstinent, persévèrent, s'enferment* de Jean-Claude Hauvuy,
- *Cinéma muet avec instrumentalistes*, texte de Philippe Vincenot, courts-métrages de Charlie Chaplin et Buster Keaton
- *Un petit décalage* de Birgit Vanderbeke

Ces créations ont été jouées chacune entre 15 et 110 fois dans plus de 35 villes en France, Suisse et Italie, et notamment à Lyon (Théâtre Les Ateliers - Les Célestins - Théâtre Kantor- La Scène-Gerland- Théâtre des Jeunes Années - CDN), Feyzin (Centre Léonard de Vinci), Chambéry (Scène Nationale), Évian, Lausanne (L'arsenic), Genève (Théâtre de poche), Le Revest - Var,...

Depuis janvier 2002, Vercelletto & Compagnie est en résidence dans le quartier de Gerland. Pour rencontrer un nouveau public, ils proposent un théâtre d'intervention qui a eu notamment pour sujet le 11 septembre (2001) : *Feuilleton de la destruction* sur un texte de Marie-Do Fréval ; *le Monde de Tchernobyl* de Svetlana Alexievitch ; *Petites histoires téléphonées...* ou le *Cinéma muet avec instrumentalistes* qui leur a permis de se produire dans des foyers, lycées, gymnases, sur des places...

Prochaine création : *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès en septembre 2005 à Lyon dans un entrepôt désaffecté de Gerland et en tournée en région PACA

¹ Pour mémoire, l'Attroupement était notamment composé de : Denis Guenoun, Patrick Le Mauff, Dominique Lardenois, Elisabeth Macocco, Philippe Vincenot...

Vincent Bady

le maître

Après des études de philosophie et de sociologie, il se destine entièrement au théâtre. Il a joué sous la direction de Bruno Boëglin, Jean-Louis Martinelli, Jean-Paul Delore, Yves Charreton, Gilles Pastor, Guy Naigeon, Sylvie Mongin-Algan, Dominique Lardenois, Jean-Philippe Salério, Jean-Paul Lucet. Dans ce cadre, il est comédien dans plusieurs spectacles des trois-huit, compagnie de théâtre, mis en scène par Sylvie Mongin-Algan : *Le Livre de Christophe Colomb* de Paul Claudel, *Le Songe d'une Nuit d'Eté* de William Shakespeare, *Horace* de Pierre Corneille, *Le Parc* de Botho Strauss, *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* de Marivaux, *Fuente Ovejuna* de Lope de Vega. Il a écrit pour le théâtre : *Le Journal de Georges*, *Les Incendiaires*, *Septem Dies*, mis en scène par Bruno Boëglin, *Mort en sursis*, mis en scène par l'auteur, *Un sang amer*, *A.S.V.E.L.*, *POK-TA-POK*, mis en scène par Jean-Paul Delore et Yves Charreton, *Liliom* de Ferenc Molnar, mis en scène par Bruno Boëglin, *Pardaillan* d'après Michel Zevaco, mis en scène par Sylvie Mongin-Algan et Guy Naigeon, *La Portion du pauvre*, mis en scène par l'auteur, *Le Journal de Georges*, mis en scène Sylvie Mongin-Algan, *De l'aube à minuit* de Georges Kaiser, mis en scène Manuel Girones et Lucille Perello, *Quijotitypnaza* d'après Cervantès, mis en scène par Patrice Bornand, *Les Incendiaires ou toutes les portes s'ouvrent dans le sens de la fuite*, mis en scène Sylvie Mongin-Algan, *Un, deux, trois Meyerhold*, mis en scène Guy Naigeon, création en février 2002 à Lyon. Pour le cinéma : *Le passant* / Walter Benjamin, réalisation Jean-Paul Lebesson, *Place du Pont, une mémoire de Lyon*, réalisation Jean-Paul Lebesson.

Roland Depauw

le valet

Comédien dans de nombreuses productions au théâtre, au cinéma, à la télévision, à la radio en Belgique à Bruxelles à partir de 1969 et, en France, à partir de 1989.

Au théâtre : Il joue de multiples rôles mis en scène entre autres par Pierre Laroche (*L'enchanteur Pourrissant/Appolinaire*), Benno Besson (*Le cercle de Craie Caucasienn/Brecht*), Julien Berto, (*Henri IV/Pirandello*) Claude Confortès (*L'Ephémère est éternel/Mondrian*), Moshe Leiser, Patrice Caurier, (*Le Dibouk/Anski et Hamlet /Shakespeare*) Christophe Pertou (*Chair Empoisonnée/Kroetz*), Stuart Seide (*Le Quatuor d'Alexandrie/Durell*) Chantal Morel (*Le jour se lève/ S.Valetti*, *Groom/J.Vautrin*, *Le roi Lear/Shakespeare*,

Le Sous-Sol et Crime et Châtiment/Dostoievski, *Frankenstein/Shelley*), Stéphane Verrue (*Ou est passé mon chandail Islandais/ Dagerman*), Laurent Verceletto (*S'obstinent, persévèrent, s'enferment et la suite.../ J.C.Hauvuy*).

Au cinéma : Benoît Lamy (*combat de fauves*), Harry Cleven, Jacquot Vandormael (*Toto le héros et le huitième jour*), Luis Galvao Telles (*Elles*), M.Lobet, J.Bourton... et à la télévision dans plusieurs téléfilms : *Les maîtres de l'orge*, *De l'huile sur le feu*, *Le jour et le noir* de Jean Daniel Verhaeghe, *L'institut*, *La garde barrière* de J D Laroche Foucault ...

A propos de ...S'obstinent, persévèrent, s'enferment

ZURBAN

Maître mots

5 mai 2004

Depuis Platon et Diderot, on sait que le dialogue entre maître et valet ne peut être que philosophique. Avec Hauvuy, il peut être aussi le cadre d'une véritable situation théâtrale avec tension dramatique, suspense et humour. L'auteur, philosophe de formation (quand même !), s'est mis à l'écriture sur le tard. Dans cette deuxième pièce, qui tourne autour du thème de la culpabilité, il jongle en virtuose avec la langue et la dialectique. Le valet (jubilaire Roland Depauw), obséquieux, maniaque du mot juste, diaboliquement intelligent sous ses airs benêts, tend un piège mortel à son balourd de maître (Vincent Bady) qui tombe dans les filets des mots. La mise en scène éclaire à parts égales la gravité et la légèreté des personnages et leurs propos. Un spectacle étonnant et réjouissant. C.D

LYON FIGARO

Le mot juste, jusqu'à la folie

14 mars 2002

Petite forme en grande forme aux Célestins.

Sur le plateau flanqué d'un proscenium gazonné, deux personnages, maître et serviteur, traquent le mot juste. Avec conviction et passion maniaque. Il apparaît assez vite que le maître est un peu frappé, et un peu moins vite, que le serviteur l'est tout autant, sinon plus. Beaucoup plus. Carnet en main, il note fébrilement les mots et les phrases que profère son compagnon de plein air. Dans ce jeu, joute verbale, aiguë, vive, qui contient toute la pièce, les protagonistes s'affrontent à mot nu.

Les deux comédiens sont excellents. Vincent Bady, le maître, lent, lourd, silhouette massive, image du pouvoir, mais un pouvoir qui s'essouffle, une autorité qui vacille. Roland Depauw, le serviteur déférent, obséquieux, qui joue celui qui est à sa place, celle de valet. Celui qui attend, répond, suggère, ne prend pas de décision, ou alors, demande la permission d'oser. Mais dont tout le jeu est de remettre en question, peu à peu, la distribution des rôles. De prendre, au final, le pouvoir. De renverser le maître. L'évolution des rapports entre les deux hommes progresse dans la plus grande subtilité, avant de basculer brutalement. Faisant tomber brutalement la comédie dans la tragédie.

Comme un couronnement de sa logique, la folie, la déraison courent tout au long de ce texte. Un texte intelligent, drôle, littérairement de qualité. La langue en est recherchée, le style virtuosément maîtrisé, jusque dans ses licences qui ne sont, là encore, que recherche toujours plus poussée de l'extrême justesse d'expression. Passion, plaisir, angoisse du langage. Vertige des mots, du raisonnement qu'ils construisent, qu'ils élèvent et laissent en panne si un seul d'eux manque tout d'un coup à dire, à cerner...Fragilité.

Laurent Vercelletto, qui met en scène et dirige les acteurs, a, de manière burlesque (hommage à Winnie ?) matérialisé la béance du langage par un trou dans le gazon au bord duquel le maître est assis. Le serviteur agité, précis, vibronne autour. Des clowns métaphysiques ? Non. Plutôt des linguistes fous.

Et un rendez-vous de 18 heures à ne pas manquer.

Nelly Gabriel

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

juin 2002 - LE THEATRE par Hédi Kaddour

... s'obstinent, persévèrent, s'enferment. (1)

Le titre de la pièce donne le sentiment qu'on a raté le début: *...s'obstinent, persévèrent, s'enferment*, il y manque les sujets. On les découvre sur scène: un maître et un valet. Une scène sans décor (ou presque). Cela s'est fait cent fois depuis le début des années cinquante. Aujourd'hui on se demande si les directeurs de théâtre aiment ces spectacles parce qu'ils témoignent d'une vraie pensée sur la condition humaine ou bien si c'est parce que deux acteurs reviennent toujours moins cher qu'une vraie troupe. Autant dire qu'on n'abordait pas la représentation avec un préjugé particulièrement favorable, et que ce fut une belle surprise.

Sur scène, il y a une pelouse, une chaise, un trou. Le trou, c'est par là que surgit le maître. Le valet, lui, vient du fond de la scène, d'une porte dans le mur du fond, qui donne sur la cuisine. Une belle ruse de mise en scène de la part de Laurent Vercelletto: d'ordinaire, c'est le valet, le zanni, l'arlequin qui surgissait du monde chtonien auquel il appartenait, monde du bas, de la tripe et des pulsions. Ici, c'est le maître qui est chtonien, qui laisse se déployer en lui, sous la forme de l'angoisse et de l'hypocondrie les puissances du bas, le volcanisme autodestructeur dont son valet est le témoin et peut-être plus. Le maître, c'est Vincent Bady. Il prête au rôle la vivacité, le bide et la barbiche d'un Alain Bombard échoué sur du gazon et pas très content de l'être.

Le valet, lui, c'est l'intellectuel, ou plutôt celui qui tente de l'être, qui passe sa vie à récolter les mots de son maître, un Eckermann du pauvre, ou un Jacques toujours un peu fataliste, et que l'absence d'une Denise et de ses cuisses rend beaucoup moins farce. Cheveux lisses, plaqués et coupés au bol façon moinillon, il apprend des mots nouveaux, ceux qu'ils ne comprennent pas, et les usages les plus seyants, en se faisant corriger ses regrettables cuirs et à-peu-près. Le Valet - *«Je dois m'appliquer à écrire lisiblement. J'ai du mal. Spontanément, je crabouille.»* Le Maître - *«Gribouille !»* Le Valet - *«Monsieur met le doigt où ça fait mal. Les défauts de ma langue.»* Le Maître - *«Défauts de ta langue.»* Le Valet, - *«Défauts n'est pas correct, Monsieur ?»* Le Maître - *«C'est correct, mais c'est moche.»*

Le valet ne peut pas savoir, car les dictionnaires ne disent pas *«quels sont les beaux et quels les moches.»* Mais il aura sa revanche. Repris sans indulgence sur *«crabouiller»*, il reprend la main quand son hypocondriaque de maître s'imagine dans la situation d'un homme plongé à grandes profondeurs dans *«un bathyscaphe ou un bidule~ comme ça»*. Un homme qui, entendant un craquement, est saisi d'une terreur sans nom à l'idée de ce qui va le, le... et le maître ne trouve pas le mot, et le Valet dit - *«Oserai je "crabouiller", Monsieur ?»* et le maître ne peut qu'acquiescer, car les terreurs sans nom demandent des mots nouveaux.

Le valet a d'ailleurs des ambitions qu'il finit par avouer: ses notes, comme toutes les notes ont fini par faire un manuscrit, et le manuscrit, comme tous les manuscrits, s'est retrouvé chez un éditeur. Réponse de l'éditeur: le manuscrit n'est *«pas publiable en l'état.»* Et quand le valet a insisté au téléphone on a répondu que sur le fond, pour le désespoir, ça allait, mais que manquaient *«l'amour, le désir, le cul»*. Le valet le reconnaît. Il se plaint aussi de n'avoir pas *«une bonne petite femme pour avoir bien chaud»*, et même quand le maître lui reproche de *«confondre les femmes et les couvertures chauffantes»*, le valet maintient que c'est une confusion assez commune.

Mais les couvertures chauffantes, le cul, le désespoir, les à-peu-près, ce n'est pas l'essentiel dans cette pièce. On croit un instant que l'essentiel est représenté par deux personnages qui restent hors champ, deux grandes fonctions essentielles du théâtre, une enfant qui a grandi et un savant au pouvoir discret.

L'enfant grandie est devenue une grosse vache, et le savant s'appelle évidemment Weissesnicht. Il a très tôt compris que le langage du maître comportait une formidable charge de puissance négative et il lui a envoyé un valet immunisé contre la corrosion grâce à une histoire de rabot. Et c'est le maître qui aimerait bien être immunisé contre le bavardage de son valet, contre cette volonté qu'il étale de faire à tout prix «*combler le trou, monsieur*». Histoire de trou, histoire de rabot, elles sont toutes deux palpitantes et tournent autour d'une énigme, celle que met en évidence le professeur Weissesnicht, l'énigme que le maître «*ne mette pas un terme à sa misérable existence*». Et si le propos a parfois l'air de tourner en rond autour de son énigme, c'est à la façon des frondes, pour soudain libérer une trajectoire superbement tendue, celle d'un coup de théâtre tout à la fois imprévisible et imparable.

La fin sera à sa façon pleine d'allégresse, élan vers le pire et fête de l'ironie, dans une langue et un rythme qu'on a rarement entendus ces dernières années dans les «*créations*» contemporaines, une belle langue de dentales et d'explosives, à mots brefs, à phrases hachées, bousculées, resserrées, libérées et fouettées. Hauvuy sait que la pensée au théâtre ne passe pas par la complexité des mots et des sentences mais par la vigueur du montage, et il y a plus de vraie pensée dans la façon dont il fait sortir, revenir, parler, rêver, s'exciter, répéter, bondir ou méditer ses personnages sur un rythme qui ne faiblit jamais que dans bien «*tartines* » d'Olivier Py et consorts. Un texte inconnu, un comité de lecture qui fait son travail, un théâtre municipal qui fait le sien, un beau spectacle. Aux *Célestins* de Lyon. On espère qu'il pourra circuler.

Lundi 18 mars 2002

En prenant le parti de priver sa mise en scène de tout accessoire superflu, voire de tout décor ou presque, Laurent Vercelletto a vraisemblablement souhaité laisser le champ libre au texte; une initiative habile et sensée, car c'est bien des mots qu'il est question ici, les mots qui envahissent l'espace scénique et l'emplissent d'une tension palpable, dévoilant ainsi la puissance du verbe, fondement de tout dialogue entre deux êtres; ici un maître et son valet. C'est ce dernier qui interpelle son maître plongé dans de sombres discours, cherchant à savoir quel est le sujet (grammatical) de "...s'obstinent, persévèrent, s'enferment", que le maître vient de prononcer... Connaîtrons nous jamais ce sujet ? Car les multiples digressions et histoires à tiroirs qui vont suivre semblent être là justement pour gommer cette première question.

D'emblée, la conversation entre les deux personnages n'a rien d'anodin, et l'on comprend que leurs échanges ne peuvent se satisfaire du quotidien, chacun aspirant à s'élever par le langage et ainsi capter l'essence même de l'homme et des mots, à comprendre ou plutôt, en bons philosophes, à interroger le monde. Le maître, un misanthrope désabusé, affiche un pessimisme qui paraît incurable, définitif; ainsi, l'homme est pour lui un "naufragé" et il résume la condition humaine par une terrible sentence: "le même épouvantable chemin". Il est aussi un lettré, un de ceux qui savourent les mots et il possède une qualité que son valet lui envie: la capacité à trouver, de façon quasi intuitive, le "beau" mot. C'est ainsi que le valet se repaît de ces mots et les dévore avec acharnement, les notant sans relâche dans son petit carnet pour mieux les recopier le soir, dans un grand cahier acheté exprès... Tel Eckermann, le secrétaire de Goethe, il espère pouvoir publier un jour ces conversations et son avidité va de pair

avec une intelligence vive, en constant mouvement, à l'affût des paroles sacrées du maître qui n'hésite pas, jouant à la perfection son rôle de professeur, à rejeter certaines de ses interventions d'un "hors-sujet !" tonitruant, dès que le valet s'éloigne trop de la question en cours. Mais de digressions farfelues en questionnement abusif, le serviteur parvient toutefois à capter l'attention du maître (qui exprime pourtant son exaspération), et à le diriger là où il souhaite en venir. Les deux acteurs prennent leurs rôles à cœur et l'on sourit beaucoup devant la (fausse?) maladresse et l'ingénuité du valet qui, derrière un ton poli, à la limite de l'obséquiosité, dissimule une conscience plutôt dérangée; on en apprend aussi de bien bonnes sur le maître, dont la fille est, semble-t-il, enfermée dans un asile. Ainsi, la folie n'est jamais loin et les obsessions du valet apparaissent: au fur et à mesure que sa logorrhée se développe, le maître semble se renfermer dans un mutisme insupportable, comme si son valet n'était pas seulement un simple voleur de mots, mais aussi un voleur de vie. Ce qui nous apparaît comme du cynisme n'est-il pas plutôt une dangereuse inconscience ? Va-t-on enfin comprendre "la fameuse histoire du rabot" ? Le maître cherche-t-il délibérément à pousser son valet à bout, ou est-ce l'inverse qui se passe ?

Les questions se bousculent dans l'esprit du spectateur, qui ne peut détacher son regard de ces deux êtres liés l'un à l'autre de façon inextricable, selon la traditionnelle relation maître-valet, révélant ainsi, tout au long de la pièce, une subtile intertextualité: on pense bien sûr à Jacques et à son maître, (*Jacques le fataliste*, de Diderot), mais aussi à Don Juan et Sganarelle ou encore au roman picaresque d'Henry Fielding, *Joseph Andrews* et au valet trop parfait du film de Joseph Losey, *The Servant*.

Le texte lui-même est un régal, la parodie à la fois drôle et grave d'une rencontre atemporelle, une suite infinie d'astuces langagières qui jouent principalement sur la polysémie, une série de récits ou de questionnements enchâssés qui donne le vertige, favorisant une lecture à plusieurs niveaux; mais l'on se réjouit surtout de la gourmandise du valet pour les mots, les mots qu'il s'approprie ad nauseam et maîtrise peu à peu aussi bien que son professeur, montrant ainsi la classique prise de pouvoir d'un point de vue linguistique et abstrait, jusqu'à l'inévitable chute du maître...

Félicitons le Théâtre des Célestins, qui propose, depuis deux saisons, une découverte d'auteurs contemporains et de textes novateurs comme ...s'obstinent, persévèrent, s'enferment, une pièce inclassable, qui échappe totalement aux conventions, tout en se fondant sur une tradition littéraire connue (la confrontation dialogique et philosophique) pour notre plus grand plaisir.

B. Longre